

Transcription de l'entretien avec Renée ROLLAND

Enregistré à son domicile, par Cécile Liège, le 19 juin 2017

[0'00"00] – Les origines familiales

Renée Rolland : Je suis Renée Rolland, j'ai... Je suis née le 16-8-36, et... à Paris, ma foi, dans le dixième arrondissement.

Cécile Liège : D'accord. Alors, est-ce que vous pouvez me dire un peu ce que faisaient vos parents à Paris ? Est-ce que vous avez vécu longtemps à Paris ?

RR : Oui, ben j'ai vécu toute mon enfance à Paris, puisque mon père avait sa profession à Paris : il était dans la garde républicaine. Et moi, j'ai été élevée dans une caserne qui se trouvait place de la République, qui existe d'ailleurs toujours, qu'on voit maintenant à chaque manifestation importante. Et j'ai passé toute ma, enfin, jusqu'à vingt-trois ans, j'ai vécu là, chez mes parents.

CL : D'accord ! Vous êtes une vraie Parisienne, alors !

RR : Ah, ben, je suis née dans le dixième arrondissement.

CL : D'accord. Votre, non, on en parlera tout à l'heure, du parcours, on est sur les origines. Donc, votre papa était dans la garde républicaine. Votre maman, elle faisait quoi, elle ?

RR : Elle n'avait pas de profession. Les femmes ne travaillaient pas beaucoup, à l'époque. Elle faisait des bricoles, comme ça, mais enfin... Non, elle n'avait pas de profession.

CL : Vous aviez des frères et sœurs ?

RR : Non, je suis seule.

CL : D'accord.

RR : Enfant unique ! *(Rire)*

CL : D'accord, donc avec votre maman. Vous avez passé du temps avec votre maman.

RR : Ben, oui, ma foi.

CL : D'accord. Alors, qu'est-ce qui a fait que vous êtes arrivée à Rezé ?

RR : Alors, mes parents étaient originaires de Loire-Atlantique, mais il a été une période où les gens... Enfin, mon père était d'origine paysanne, et y avait pas du travail pour tout le monde. Donc lui, il était rentré, donc, dans la gendarmerie – puisque ça dépendait de la gendarmerie, la garde républicaine. Mais à l'époque, la garde républicaine l'avait tenté parce qu'il y avait des chevaux. Et il y avait à la garde républicaine une section avec des chevaux. Puis après, il s'est dit que c'était peut-être plus embêtant d'avoir quand même à charge un cheval, vraiment. Et finalement, il est resté dans la garde républicaine. Il était dans la garde républicaine, mais pas à cheval, quoi ! Dans une caserne.

CL : Alors, est-ce que vous savez comment... Déjà, ils venaient d'où, en Loire-Atlantique ?

RR : Oui, alors, ils venaient de la commune de Plessé, mes parents. Pas très loin du, enfin, c'est une commune qui se trouve... On allait plus souvent à Guenrouet, d'ailleurs, parce que c'était plus proche, le bourg était plus proche de leur maison, quoi. Et ils étaient originaires de ce coin-là. Et puis moi, j'ai rencontré quelqu'un, avec qui je me suis mariée...

CL : Alors, oui, vous allez trop vite ! On va rester juste sur les parents. Du coup, vos parents, pour voir comment... Vos parents étaient de Plessé, tous les deux d'origine paysanne ?

RR : Oui. Oui, tous les deux d'origine paysanne. Et je répète ce que je disais, c'est-à-dire que les gens, à l'époque, y avait des familles de... ils étaient cinq, hein, du côté de mon père, entre autres. Donc y avait pas possibilité de rester sur la ferme, quoi. Donc automatiquement, ben, les gens, il fallait qu'ils... Lui, il était le plus jeune de la famille, oui, l'avant-dernier de la famille, donc il fallait qu'il parte !

CL : En quelle année il est parti à Paris, à peu près ?

RR : Il est parti en 1934, si mes souvenirs sont bons.

CL : Très peu de temps avant votre naissance, en fait.

RR : Oui, bah oui. Oui, puisque moi, je suis née en 36, après. Et puis, ben, il a fait toute sa carrière là-bas.

CL : Et alors, du coup, comment il a, lui... Est-ce que vous savez comment il a entendu parler de cette histoire de garde républicaine, étant à Plessé ?

RR : Eh bien, je pense qu'il y avait des gendarmeries à Plessé. Et, ben, il avait fait son service militaire, bien sûr. Et puis après, il avait des relations, aussi, avec les gendarmes de Plessé, qui lui avaient dit : *« Plutôt que d'aller vraiment dans la gendarmerie, mieux vaudrait que tu ailles dans la garde républicaine, c'est plus agréable, (rire) soi-disant ! » « C'est vraiment l'élite ! » (Rire)* Donc c'est comme ça qu'il s'est retrouvé là, quoi.

CL : Et vous vous souvenez si ça... Enfin, il vous a parlé du fait de... parce que, d'habiter à la campagne et de se retrouver à Paris, c'est quelque chose. Est-ce qu'il vous avait raconté un peu, ça ?

RR : Ah, non, il n'a pas vraiment raconté, non. Non, il n'a pas beaucoup... non, pas vraiment. Mais il aimait bien son métier, hein, parce qu'il a fait un tas de choses intéressantes, dans ce métier-là. Entre autres, à la fin de sa... enfin, de mille neuf cents... après la guerre, 1944, 45, il est rentré, il a été détaché. On disait détaché, dans le milieu militaire. Il a été détaché aux Affaires étrangères, et il s'occupait du courrier diplomatique, c'est-à-dire qu'il avait des relations avec les ambassadeurs, avec les consuls aussi, qui étaient donc à l'étranger. Il fallait, bon, les emmener, il fallait s'occuper d'eux et de leurs papiers, pour qu'ils aillent rejoindre leur poste, entre autres.

CL : D'accord. Donc vous, ça vous fait grandir à Paris, mais vous connaissez... Vous retournez régulièrement en Loire-Atlantique ?

RR : Oui, ben, on allait chez ma grand'mère l'été, une fois par an, à peu près. Parce qu'à l'époque, c'était toute une... ha ! venir de Paris par le train, c'était d'abord très long (*rire*) par rapport à maintenant. Et puis on venait chez ma grand'mère passer, oui, facilement, un mois, un mois et demi, l'été.

CL : D'accord.

RR : Avec ma mère. Mon père, non, pas aussi longtemps, parce qu'il avait moins de permission. Mais enfin, on venait régulièrement.

CL : Et vous, quand vous alliez en vacances comme ça, c'était un endroit qui vous intéressait, de descendre comme ça ? Ou vous étiez plutôt une vraie petite Parisienne ?

RR : Ah, ben moi, j'aimais bien les animaux ! Alors, chez ma grand'mère, (*rire*) y avait tout ce qu'il fallait. Et puis, je... ma grand'mère était une personne très... très active, qui me confiait toujours un tas de charges. C'est-à-dire que je devais m'occuper des volailles, des lapins, entre autres, et même des plus gros animaux, pour les détacher et puis les emmener au pré, éventuellement.

CL : D'accord, d'accord. Donc vous aimiez cette vie-là ?

RR : Ben, pff... Oui, j'aimais bien les animaux, je vous dis.

[0'05"35] – Parcours scolaire de Renée

CL : Alors, donc, avant d'arriver à ce qui vous a amenée à Rezé, est-ce que vous pouvez me dire en quelques mots un peu votre parcours à vous ? Est-ce que vous avez été à l'école, jusqu'à où, avec quelle formation ? Quelle formation vous avez eue, en fait, avant d'arriver à Rezé ?

RR : Oui, ben, moi, je suis allée à l'école maternelle puis à l'école primaire au bord du canal Saint-Martin. Et puis ensuite, ben, je suis... à l'époque, y avait pas de, y avait ce qu'on appelait des cours complémentaires. C'est-à-dire qu'à la fin de la troisième, après, je suis partie dans ce qu'on appelait un collège. Alors, les collèges, ça accueillait les personnes qui ne faisaient pas latin ou grec, mais qui accueillait les personnes qui faisaient des langues vivantes, les élèves qui faisaient des langues vivantes.

CL : C'est quelle année, là, à peu près ?

RR : Alors là, c'était... en mille neuf-cent cinquante... ben oui, j'avais seize ans...

CL : D'accord. Après la guerre, en tout cas.

RR : Après la guerre. Et alors, pour le coup, donc, j'ai passé mon bac en allant au collège Octave-Gréard, qui se trouvait, c'est un collège qui se trouvait un petit peu au-dessus de la gare Saint-Lazare. Je sais pas si... Donc, trois années-là.

CL : Et alors, à l'époque, il y avait beaucoup de femmes qui allaient jusqu'au bac, comme ça ?

RR : Non, c'était très très rare. Il y avait très peu de femmes, enfin, dans mon entourage, j'étais une des rares à avoir passé mon bac, en deux parties, n'est-ce pas. Parce qu'à l'époque, la première partie était très, très complexe, hein. Et puis, avoir eu mon bac, c'est sûr, quoi. Et puis, y avait aussi une très forte proportion de gens recalés. Alors finalement, (*rire*) quand je vois maintenant les 80 %, alors qu'à l'époque, c'était peut-être 54 % de reçus, ça n'avait rien à voir ! Absolument rien à voir.

CL : Oui. Et alors, vous, c'est parce que vous aviez des prédispositions, que vos parents vous soutenaient... ? Comment vous expliquez que vous ayez ce parcours finalement peu commun pour une femme de l'époque ?

RR : Ben, je pense, que j'avais, pff... je vais pas vous dire des capacités, mais enfin, ça marchait, quoi ! (*Rire*) Je sais pas trop...

CL : Vos parents vous soutenaient, là-dedans ?

RR : Ah oui, mon père tenait beaucoup à ce que je fasse des études. Alors ça, je pense qu'il était très fier, même, que je réussisse à avoir mon bac, hein ! Parce que c'était, oui, effectivement, c'était rare.

CL : D'accord, et parce qu'il espérait que vous en feriez quoi, de ce bac ?

RR : Ah, ben, y avait un tas de possibilités, à l'époque. On pouvait rentrer dans l'administration, ne serait-ce que les postes, ou l'éducation nationale, ou autre. Mais enfin, il y avait beaucoup de possibilités, hein, à partir du moment où on était bachelier, on avait quand même, disons, un bagage qui ne correspond plus du tout à ce qui est maintenant, par rapport aux jeunes de maintenant, quoi, c'est sûr.

CL : Donc vous avez eu votre bac à quel âge ?

RR : Ben, je devais avoir dix-neuf ans, parce que j'avais été malade, donc je l'ai eu une année en retard.

CL : D'accord. Donc à dix-neuf ans, vous avez votre bac. Et ensuite, qu'est-ce qu'il se passe ?

RR : Alors, après, je suis rentrée dans l'éducation... Alors, c'était la crise dans l'éducation nationale, c'est-à-dire qu'on recrutait à tour de bras.

CL : Quelle année, ça ?

RR : Alors, c'était en 56. Donc, par conséquent, il fallait trouver des gens pour, enfin, pour assumer les tâches dans l'éducation nationale. Alors bon, ben, à l'époque, à Paris, y avait, c'était assez... On rentrait comme suppléant, c'est-à-dire qu'on passait même pas par l'école normale. Et puis (*rire*) on devenait remplaçante à la suite d'un concours interne, et puis après, on était titularisée ultérieurement, quoi.

CL : Parce que normalement, la voie normale, c'était l'école normale supérieure ?

RR : Théoriquement, non. Théoriquement, les instituteurs, ils devaient passer par l'école normale. Mais il y avait tellement de besoin qu'on pouvait pas se permettre de bloquer ainsi... Et puis, y avait très peu de places à l'école normale. Et puis moi, je l'avais pas passée. Généralement, les gens passaient ça à la fin de la troisième ; moi, je l'avais pas fait, je reconnais. À l'époque, je savais peut-être pas trop, hein, j'avais préféré rentrer au collège pour passer mon bac directement.

CL : D'accord.

[0'09"22] – Débuts d'institutrice

CL : Donc vous, vous êtes recrutée à ce moment-là, dans...

RR : Ben, je suis rentrée, oui, dans l'éducation nationale. Alors, j'ai commencé par – c'était pas les postes les plus faciles, hein, mais enfin, bon, c'était comme ça – j'ai commencé par faire des suppléances à Pantin. Alors, à Pantin, je me suis retrouvée d'abord dans un CE2, pendant quelque temps. Et puis, avec un effectif, je ne sais plus exactement le nombre, mais ça passait les quarante. Et puis ensuite...

CL : Pourquoi c'était pas facile à Pantin ?

RR : Ben, parce que c'était des... ils étaient très nombreux, quoi ! Puis j'avais pas l'habitude, non plus, hein, (*rire*) faut quand même être honnête ! Et puis après, je suis, j'ai eu, je me suis bien... Enfin, j'ai pas dû me débrouiller trop mal, parce que le directeur de l'école avait dit que bon, c'était bien, quoi (*rire*), sans doute ! Et puis j'ai eu un poste à l'année, après... Alors là, je me suis retrouvée toujours à Pantin, mais avec un CM2 de quarante-deux ou... plus de quarante élèves, y en avait quarante-cinq, peut-être. Alors, vous n'imaginez pas, les corrections et tout ça des CM2, c'était lourd ! C'était lourd.

CL : Ce métier-là, vous aviez, du coup, voulu le faire ? Comment vous êtes venue...

RR : Ben, j'ai eu envie, oui. Ça me plaisait bien, oui, pourquoi pas, oui.

CL : Et vous avez appris comment, du coup ? Parce que...

RR : Sur le tas.

CL : D'accord.

RR : Sur le tas. Alors, y avait quand même des cours de donnés, le jeudi, par des inspecteurs. Et puis, dans ce cadre-là, après, on passait notre CAP. Ben, évidemment, mieux valait l'avoir, parce que... si on voulait être titularisé dans la fonction.

CL : D'accord. Ce que vous avez fait ?

RR : Oui, oui. Alors, après, je suis, j'ai eu un poste à Noisy-le-Sec, c'est-à-dire dans le 93 de maintenant. Alors là, c'était la même chose, des effectifs ultra lourds. C'étaient des enfants plus jeunes, ils avaient, c'était nos CE1, ou CE2, je ne sais plus, enfin un CE, toujours. Et puis une énorme école où y avait que du personnel non titulaire, ma foi. Parce que, ben, c'était des... D'abord, y avait eu des HLM de construits.

CL : C'étaient des écoles récentes ?

RR : C'était que des préfabriqués. On était, ha ! entourés d'HLM, avec des gens qui venaient un peu de partout. Et puis des effectifs très, très lourds, quoi.

CL : Et vous avez, vous gardez quand même un bon souvenir de cette période, ou... ?

RR : Oui, oui, oh oui, y avait tout un groupe de jeunes instit' avec qui... Alors, à l'époque, évidemment, c'était pas mixte, hein ! C'était l'école des filles ! (*Rire*)

CL : Oui, bien sûr, c'est vrai. Eh oui, c'est vrai, j'y pensais pas !

RR : Eh oui.

CL : Donc vous aviez quarante-deux filles ?

RR : Oh, largement, oui, je sais plus dans les quarante combien, hein, mais...

CL : Donc les méthodes d'enseignement, j'imagine, étaient très éloignées de celles qu'on a aujourd'hui ?

RR : Ah, bah c'est-à-dire qu'à partir du moment où vous avez un nombre d'enfants aussi grand, il faut que ça tourne, hein ! *(Rire)* C'est le cas de le dire, et puis...

CL : Faut que ça tourne.

RR : Faut que ça tourne.

CL : C'est votre dernier, heu, là, à Noisy-le-Sec, c'est votre dernière étape avant Rezé, ou y en a eu d'autres ?

RR : Oui.

CL : D'accord, alors je vais faire une petite pause.

[0'12"27] – Parcours d'institutrice à Rezé – enfants handicapés à l'école

CL : Donc, Noisy-le-Sec étant votre dernière étape avant d'arriver à Rezé...

RR : En Loire-Atlantique.

CL : En Loire-Atlantique. Alors, comment vous êtes arrivée dans cette région, dans la région ?

RR : Ben, je me suis mariée, et j'ai... Mon mari était en Loire-Atlantique, donc, ben, j'ai demandé un poste en Loire-Atlantique.

CL : Si c'est pas indiscret, si vous voulez bien répondre, comment vous avez rencontré votre mari, puisqu'il était en Loire-Atlantique et que vous étiez à Paris ?

RR : Ben, quand je venais chez ma grand'mère ! *(Rire)*

CL : D'accord, OK. D'accord. Donc vous l'avez fréquenté, vous vous êtes mariés ensuite...

RR : Oui, oui.

CL : D'accord, OK. Donc vous arrivez en Loire-Atlantique, vous vous mariez, vous arrivez... Enfin, le jeune couple s'installe où ?

RR : Alors, j'ai eu, le premier poste que j'ai eu en Loire-Atlantique, c'était une classe unique, *(rire)* à Gorges.

CL : D'accord, près de Clisson ?

RR : Oui ! Alors, quand je suis arrivée, sur la liste des élèves, y avait cinq enfants d'inscrits. Alors, inutile de dire que *(rire)* ça me semblait pas beaucoup, quand même ! Mais enfin, y avait tous les cours, hein, c'était... Et puis là, *(rire)* progressivement, quand j'ai... À la fin, j'ai déclaré forfait, au bout de trois ans, parce que j'avais tellement d'élèves, de tous les cours réunis. J'étais arrivée à vingt-huit. Je me suis dit, moi, je m'en vais, je peux plus, je tiens plus le coup ! C'était trop, ça devenait très compliqué, très lourd.

CL : D'accord.

RR : Parce que vingt-huit, de tous les cours, ben, c'est pas simple, hein ! Surtout à l'époque, y avait jusqu'au certificat d'études, et les, enfin, les jeunes qui étaient en certificat d'études, ils passaient les concours d'entrée pour entrer dans les chantiers. Ils passaient le concours, ils passaient le certificat d'études, plus des concours d'entrée pour entrer dans les chantiers, donc...

CL : Chantiers... navals ?

RR : Par exemple, oui. Oui, oui, donc, dans les... y avait des écoles de chantiers, des écoles d'apprentissage. Chez Dubigeon, des trucs comme ça. Et alors, ben, fallait les préparer à ça. Bon, ben, j'y ai passé un temps fou, je le reconnais. Pff... j'étais un peu essoufflée, quoi ! Et puis, y avait trop, ça faisait trop ! Parce que vingt-huit du même âge, ça va bien, mais vingt-huit de tous les âges, c'est énorme, hein ! La préparation...

CL : Du coup, vous êtes allée où, après ?

RR : Ben, après, j'ai eu un poste à Rezé. J'ai demandé un poste à Rezé.

CL : Alors, en quelle année, là ?

RR : Alors, là, je suis arrivée à Rezé en... Ben, en soixante... alors, attendez, que je dise pas de bêtise. Oui, ben, en 62. En 62.

CL : D'accord. Alors, on va faire une petite pause sur le professionnel, parce que j'aimerais savoir où vous vous êtes installée quand vous êtes arrivée en Loire-Atlantique ?

RR : Ben oui, c'est à Gorges que je me suis installée.

CL : D'accord.

RR : On a été trois ans à Gorges.

CL : D'accord. Parce que vous auriez pu habiter ailleurs...

RR : Oui, oui, mais non...

CL : Votre mari travaillait où, il faisait quoi, lui ?

RR : Oui, il était sur Nantes, lui. Mais le, comment je vais vous dire, y avait un logement de fonction.

CL : D'accord, ben oui.

RR : Automatiquement, enfin, d'un inconfort rare, mais enfin ! (*Rire*) Y avait même pas l'eau courante quand je suis arrivée, c'est pas peu dire ! (*Rire*)

CL : C'était l'école publique, hein, on est d'accord ?

RR : Oui ! Ah ben, oui, c'est l'école publique, hein.

CL : D'accord, OK. Et votre mari, il faisait quoi, comme travail, lui ?

RR : Ben, il était dans les transports. Mais lui, il travaillait sur Nantes, donc il revenait tout le temps. Nantes-Gorges, c'est pas très, très loin, quoi. C'était faisable, quoi.

CL : Il faisait l'aller-retour.

RR : Il faisait l'aller-retour, oui.

CL : D'accord. Donc, vous êtes nommée, on reprend le parcours professionnel, vous êtes nommée en 62...

RR : À Rezé.

CL : ... à Rezé. Alors, où, sur quel poste ?

RR : Alors, là, j'ai été nommée sur le, à l'école qu'on appelle maintenant Yvonne et Alexandre Plancher. On appelait ça Rezé-Centre, à l'époque. Et madame Plancher, pour le coup, était directrice de l'école Plancher. C'était la femme du maire de l'époque, et j'ai travaillé avec elle, ben, tant qu'elle a vécu, parce que finalement, j'ai travaillé qu'un trimestre avec elle. Je suis arrivée donc pour la rentrée. Et puis elle a arrêté de travailler au moment des vacances de Noël, parce qu'elle était malade. Et elle n'a jamais repris son travail.

CL : D'accord ! Oui, donc vous êtes vraiment arrivée au moment où elle...

RR : Ben, oui, parce que là, je vous dis, elle avait eu un, enfin, un cancer, enfin, la pauvre... Et elle n'a pas repris son poste, là, oui, oui.

CL : D'accord. Et vous, donc après, vous avez fait toute votre carrière dans cette école ?

RR : J'ai fait trente années dans l'école... Yvonne et Alexandre Plancher, maintenant, quoi.

CL : D'accord, alors est-ce que vous pouvez nous raconter, puisqu'on est au parcours professionnel – on reviendra après sur l'habitat et cætera, sur votre installation à Rezé –, mais ces trente années d'enseignement, qu'est-ce que vous, quels sont vos souvenirs marquants ? Quelles sont les grandes étapes sur ces trente années d'enseignement dans cette école ?

RR : Oui, ben, au début, quand je suis arrivée à Rezé, j'étais encore dans un préfabriqué, parce que l'école avait été agrandie. Décidément (*rire*), c'était encore, c'était en pleine...

CL : C'était la mode, à l'époque !

RR : Oui, c'était la mode, ça prospérait beaucoup. Bon, ben, j'ai des bons souvenirs, hein, ça se passait bien.

CL : Quelle était la population que vous aviez ?

RR : Alors là, on accueillait beaucoup des enfants qui venaient de l'immeuble Le Corbusier. Et il y avait de très bons éléments, à l'époque. Y avait des petits... des gamins qui étaient très bien. Après, ça a évolué.

CL : (Rire) Donc vous avez eu des gens du Corbusier et puis des gens du bourg, j'imagine, un peu ?

RR : Oui, des gens du bourg, et puis alors, moi, c'était pas mon cas, parce que j'avais le CE1, à l'époque, puis je l'ai gardé, d'ailleurs. Autrement, y avait des enfants qui venaient de Trentemoult, mais après le CE2. Parce qu'au début que j'étais à Rezé, l'école de Trentemoult n'accueillait les enfants que CP et CE1, mais après, ils venaient à l'école du bourg.

CL : D'accord !

RR : Parce qu'il y avait pas une école aussi grande, à Trentemoult, c'était complètement différent. C'était complètement différent.

CL : OK. Et donc, pour reprendre la question, alors, qu'est-ce qui vous a marquée pendant ces trente années ?

RR : Oh, ben, premièrement, y avait des effectifs très lourds, hein. Ça, c'était quelque chose... Bon, dans ce fameux préfabriqué, ben, y avait aussi l'inconfort lié au lieu. Mais autrement, oui, faut pas... c'était pas très... C'était bien agréable, les enfants étaient très gentils, y avait pas de souci, de discipline, entre autres. Et puis après, cette école a accueilli des enfants handicapés. Alors, les enfants handicapés auditifs, entre autres.

CL : Ça, c'est sous Floch, ça, non ?

RR : Oui. Oui, monsieur Floch était très sensible aux enfants, à l'enfance handicapée. Enfin, sans doute avez-vous eu des échos. Et il avait donc fait s'installer, dans cette école, des classes spécialisées qui accueillait les enfants handicapés. Mais on essayait de les intégrer, pour cert... enfin, selon leur handicap, bien sûr, pour certaines matières. Par exemple, on pouvait les accueillir en gym, en dessin, en travail manuel... Des fois plus, des fois moins, ça dépendait de leur handicap, quoi, c'était... Alors, on en, généralement, on intégrait deux ou trois enfants dans une classe d'enfants normale. Mais, en compensation, on avait des effectifs moins lourds que dans les autres écoles.

CL : Et alors comment vous avez vu arriver ça, cet accueil d'enfants handicapés ? Est-ce que c'était quelque chose d'évident ? Ou au contraire, il a fallu tout un travail d'adaptation... Comment vous, vous avez reçu ça, comme professionnelle de l'éducation ?

RR : Ben, c'était pas facile ! Parce que les enfants handicapés auditifs, ça entraîne des troubles du comportement, entre autres. Et puis, ben, y a un tas d'attitudes qu'on avait auparavant, qu'il fallait complètement éliminer. Exemple : écrire au tableau et puis parler en même temps, on pouvait pas.

CL : Eh oui, parce que de dos, on vous voit pas.

RR : Ben, de dos, on voyait pas. Alors donc, c'est des petites choses, bien sûr ! Mais, par ailleurs, j'en ai de très bons souvenirs, de ces enfants handicapés. Parce qu'on voyait, ils sont très affectueux, dans l'ensemble, et puis ils avaient le souci de (sonnerie)... ho, là, je suis désolée !

CL : Allez-y, allez-y... Vous voulez répondre, ou ?

RR : Attendez, je vais voir. [...]

CL : Vous disiez que c'étaient des enfants quand même très affectueux, et que vous en avez un très bon souvenir.

RR : Oui, j'en ai un bon souvenir. Et puis, moi, je me suis beaucoup investie, je le reconnais, parce que je trouvais que c'était... c'était bien, c'était nécessaire, aussi. Mais oui, j'ai un bon souvenir, et puis je pense que eux aussi, ils ont un bon souvenir de cette période qu'ils ont passée à l'école Plancher.

CL : Vous aviez conscience que c'était quelque chose de, que vous étiez un peu pionniers dans ce domaine-là ? Ou est-ce que vous avez pu échanger avec d'autres écoles ailleurs en France où ça se faisait ? Comment ça s'est passé, l'installation de cette...

RR : Ben, c'est-à-dire que... je pense que c'est monsieur Floch qui était à l'origine, avec l'éducation nationale, bien entendu, quoi. Mais je sais pas trop exactement, je me souviens plus trop comment ça s'était présenté, puis on nous avait demandé si on acceptait. Moi, a priori, j'avais pas de raison de refuser. Et puis, non, je trouvais que c'était bien, aussi. Mais ce qu'il y a, c'était un investissement personnel, hein. Parce que par exemple, je me souviens, les samedis après-midi, disons, un samedi sur deux, à certaines périodes de ma carrière, je passais à expliquer aux parents ce que j'allais faire dans la semaine. Ce que eux pouvaient faire pour leur, enfin, pour aider leur gamin. Parce que, je vous dis, c'est quand même complexe, hein, les enfants handicapés. C'est pas facile, hein, quelquefois. Pour eux aussi. Et puis, ils sont fatigables. On leur demande une très grande attention. Donc c'est pas simple, hein ! Et puis, y a des fois, je vous dis, ils croient avoir compris, ils ont pas compris. Enfin, c'était... c'était pas toujours simple, hein, ça, je reconnais. Y a eu des petites anecdotes... (rire) qui sont, hein, qu'on peut pas oublier !

CL : Et le fait, et la mise en place, elle a été quand même... Parce que vous, vous aviez pas de technique particulière. Comment vous avez mis, vous avez fait ça toute seule, vous avez appris toute seule, ou est-ce qu'on...

RR : C'est-à-dire que pour les matières principales, y avait une instit' spécialisée, hein. Et puis, on pouvait toujours, et puis y avait quand même l'aide des... je me souviens plus du nom... ceux qui s'occupent...

CL : Les AVS ?

RR : Non, non, non...

CL : C'est très moderne, comme nom, les AVS.

RR : Non, non. Les orthophonistes. Y avait tout un entourage autour de ces enfants-là. Y avait donc des ORL, des orthophonistes, les instit' spécialisés, quoi. Mais nous, ce qui était important pour nous, c'est de les mettre en contact avec d'autres enfants, puis... Et ça se passait bien ! Il suffisait de leur expliquer, aux autres, hein ! Ça se passait bien, y a jamais eu de tiraillement, au contraire. Au contraire.

CL : Et ça, c'est resté tout le temps dans votre carrière à cette école-là, y a eu...

RR : Non, non. Ça, ça a duré les quinze dernières années de ma carrière, hein.

CL : D'accord. Mais vous avez toujours connu ça après, à partir du moment où ça a été installé, y a pas eu de changement.

RR : Ah bah, à partir du moment où ça a été installé, y avait plus ou moins d'enfants, « d'intégrables », parce que c'était pas toujours facile non plus. Mais oui, on en a toujours accueilli, oui.

CL : Mais vous, vous étiez pionniers, parce qu'aujourd'hui, y a les classes, heu... Alors, ça s'appelait les Clis, maintenant ça s'appelle les Ulis, mais c'est, ça existe aujourd'hui, ça s'est généralisé, ça, en fait !

RR : Oui.

CL : Donc à l'époque, vous étiez... Comment votre hiérarchie de l'éducation nationale regardait ça ?

RR : (Rire) Ça, on l'ignore absolument ! On n'a jamais eu de remerciement pour ce faire. On sait pas. (Rire)

CL : D'accord, donc c'était vraiment avec la municipalité que vous aviez affaire, et pas du tout avec...

RR : Ah oui ! Oui, oui, oui. Oui, j'ai d'ailleurs eu l'occasion de rencontrer monsieur Floch, là, y a pas très longtemps, pour un autre sujet. Et il me disait qu'il avait reçu une lettre d'un enfant handicapé, qui avait été donc à l'école où j'étais allée, pour le remercier d'avoir institué cette façon de faire, quoi.

CL : Super !

RR : Alors, ça lui avait fait, enfin, ça lui avait fait plaisir, parce que je vous dis, c'était lui, c'était quand même lui qui était à l'origine de, enfin, oui, plus ou moins à l'origine de tout ça, quoi. Voilà.

[0'23"35] – Les relations avec les écoles privées

CL : Une question, parce que ça a été un sujet qu'on a pas mal abordé avec les, dans les souvenirs d'école. Bon, vous, vous venez de l'école, c'était l'école publique. Vous aviez quelle relation avec les écoles privées, quand vous êtes arrivée, et puis au fil du temps ?

RR : Alors, quand je suis arrivée à Gorges, donc, y avait cinq élèves, je vous dis, sur le... (rire) Bon, ben, c'est que les autres allaient ailleurs, hein ! Faut quand même pas trop s'illusionner. Alors, ben, ces enfants, les enfants qu'on accueillait à l'école publique, eh bien, malheureusement, c'était pas... à part quelques convaincus, quelques familles convaincues, ce qui était rare ! Les autres allaient à l'école privée, parce que ça faisait mieux, n'est-ce pas !

CL : Et à Rezé ?

RR : Ah bah, à Rezé, ça se posait pas, ça.

CL : Mais vous aviez des contacts avec les autres écoles, avec les écoles privées ?

RR : À Rezé, non. À moins, quand ils voulaient nous prendre nos élèves à la fin du CM2 pour les renvoyer dans leur collège à eux, quoi.

CL : Ah oui, ça se faisait, ça ? Un petit marché qui se faisait !

RR : Ah oui, oui, oui... dans notre dos !

CL : D'accord. Vous diriez que c'étaient des relations comment, cordiales ou un peu tendues, ou une indifférence polie ? Comment vous les qualifieriez, ces relations ?

RR : Oh, bah, là, moi, j'avais pas de contact, à Rezé, avec l'école privée. Ça, je reconnais. Par contre, à Gorges, je pense que les religieuses qui tenaient l'école privée étaient très conscientes du problème, hein.

CL : D'accord.

RR : Oui, elles étaient très conscientes du problème. J'ai eu des exemples qui m'ont fait frémir, quelques fois.

CL : Par exemple ?

RR : Eh bien, j'ai, entre autres, une famille dont tous... Y avait plusieurs enfants. Et dans le nombre d'enfants de cette famille, y en avait un qui était, disons, débile léger, on va dire, hein, on va pas... un peu trisomique. Alors lui, il s'était retrouvé à l'école publique, pour le punir ; et les autres étaient à l'école privée. Eh ben, vous savez, ça, c'est dur à vivre.

CL : Oui, oui. Ben, c'est marrant, parce que – je fais une petite parenthèse –, mais l'institutrice que j'ai rencontrée, qui était au Château-Sud, mais qui a commencé sa carrière, donc elle est plus âgée que vous, parce qu'elle a 91 ans, donc... Et elle a été envoyée en Vendée.

RR : En campagne !

CL : Et y avait un élève ! Dans le public, aussi. Et elle racontait à peu près la même chose que vous, c'est-à-dire qu'il a fallu se battre pour que les gens viennent, et tout ça. Et au fur et à mesure, ça a...

RR : Ben voilà, je vous dis, je suis arrivée, je suis partie, hein.

CL : Ben oui !

RR : Parce que, à partir du moment où les gens du village, enfin, du bourg, s'aperçoivent que les gens restent, puis, enfin, que j'avais une vie privée, disons, normale... Et puis, j'ai eu beaucoup de chance, à Gorges, parce que le clergé était très accueillant. Il y avait un curé et puis un vicaire, bon, à l'époque, hein, y avait quand même beaucoup... Et ils étaient sympathiques ! Ah oui, ça, il faut reconnaître, ils étaient clairvoyants, aussi. Sûrement, ils devaient bien se rendre compte un petit peu de ce qui se passait. Ils étaient venus discuter un peu des heures de catéchisme, et puis, bon, ben, on s'était arrangé, quoi !

CL : *(Rire)*

RR : Parce qu'il fallait les faire sortir le midi, alors qu'avant, ils sortaient pas le midi.

CL : Oui, c'est ça.

RR : Ils restaient sur place, à manger leur... parce qu'il y avait pas de cantine, non plus ! Ils apportaient leur gamelle, les gamins, hein.

CL : Et à Rezé, comment c'était, ça ?

RR : Ah ben, là, y avait une cantine, à Rezé.

CL : Dès le début, quand vous êtes arrivée ?

RR : Ah oui, quand je suis arrivée, y avait une cantine, oui.

CL : D'accord.

[0'26"33] – Fêtes d'écoles – Kermesse des Roquios

CL : Et alors, y avait des fêtes d'école, des moments comme ça de convivialité, soit avec les parents, soit avec... Alors, les kermesses, je crois que c'est un vocabulaire qui est plus école privée, il me semble, mais est-ce que vous aviez..

RR : Oui. Y avait quand même, à Rezé, y avait la kermesse des Roquios.

CL : D'accord, c'était lié aux écoles ?

RR : Oui, c'était l'amicale laïque qui... ben, qui organisait, qui chapeautait tout ça, quoi. Alors nous, ben, on faisait des petits spectacles, vous savez bien, avec les enfants, pour... Puis les parents venaient voir, ça motivait les gamins, aussi, alors... *(Rire)*

CL : C'était à quelle époque de l'année, ça ?

RR : C'était toujours au mois de juin.

CL : Et où ? Ça se passait où ?

RR : Ben, ça se passait justement près du... enfin, aux Roquios, là, ce qu'on appelle les Roquios, c'est-à-dire par derrière l'église Saint-Pierre, là. Y a un grand pré, qui appartient à l'amicale laïque, avec un local, et puis, ça se passait là, quoi.

CL : Et alors, quelles écoles participaient à cette...

RR : Alors, les écoles, c'étaient les écoles du bourg qui participaient. Ben, l'école des garçons, l'école des filles, l'école maternelle, à l'époque, n'est-ce pas. Et puis, après, ben, ça a été mixte, mais enfin, c'était la même chose, quoi !

CL : Et ça réunissait du monde, tout ça ?

RR : Ah oui, oui ! Oui, oui, ça avait beaucoup de succès, la kermesse, hein.

CL : Mais qu'est-ce qui a fait que ça s'est arrêté ?

RR : Ah, ça existe toujours, je pense. Non ?

CL : D'accord, peut-être, je sais pas.

RR : Mais ça doit pas se présenter...

CL : J'en ai pas entendu parler...

RR : Ah oui.

CL : Mais c'est possible, moi, comme j'habite pas à Rezé, et puis que j'interviewe surtout des gens qui ne sont plus en activité...

RR : Oui, parce que l'amicale laïque existe toujours, quand même. Oh si, il doit y avoir encore quelque chose, une fête des écoles ou quelque chose comme ça, hein.

CL : Et y avait, tout le monde était, qui est-ce qui était mis à contribution ? Les écoles ? Est-ce que les parents étaient mis à contribution, est-ce qu'il y avait...

RR : Alors, généralement, ben, les écoles étaient mises à contribution à partir du moment où on préparait un spectacle. *(Rire)* Ce qui demandait pas mal d'efforts, pour certains ! Et puis, ben, les parents, certains qui étaient amicalistes en même temps, ben, participaient du point de vue matériel, quoi, à la mise en place des tables. Et puis y avait, vous savez, une buvette, y avait des frites, y avait des moules... Enfin, vous voyez un petit peu. Y avait une tomb... y avait une loterie, y avait un petit manège, enfin, des choses comme ça, quoi ! Une pêche à la ligne ! *(Rire)*

CL : Pour vous, institutrice, c'était un moment important de la vie de l'école, ça ?

RR : Oui, je pense que c'était un moment important, parce que ça... Premièrement, ben, on rencontrait plein de gens. Et puis, oui, c'était sympathique, hein ! Oui, oui, c'était sympathique. Je crois que c'était un bon moment ! *(Rire)* Et puis ça clôturait bien l'année, hein ! C'était pas mal !

CL : Ce qui est rigolo, c'est que j'ai rencontré des gens, ben, y a pas longtemps, du Château, qui disaient que, eux, à l'époque de ces kermesses, eux, ils étaient jeunes adultes, enfin, ils avaient entre seize et dix-huit ans, donc c'était l'époque où ils allaient un peu au bal. Et qu'à ces kermesses-là, qui étaient pourtant des kermesses d'école, il pouvait y avoir des bals où les jeunes, qui avaient pas du tout d'enfant et tout ça, mais venaient y danser. Ça, c'était une ouverture qui...

RR : Je pense que ça a dû exister à Rezé, mais je ne suis pas très au courant.

CL : Et les Roquios ? Y avait aussi un bal, qui pouvait...

RR : Je pense qu'il y a eu quelque chose, oui, d'organisé le soir. Mais là, je m'en occupais pas, parce que moi, j'avais des enfants petits, personnellement. Donc, j'avais pas le temps d'y aller *(rire)*, de toute façon !

CL : Oui !

RR : Mais c'est un fait, je pense que ça a dû exister aussi, oui.

CL : D'accord.

[0'29"24] – Passage à l'école mixte

CL : Tout à l'heure, vous avez aussi abordé le fait que vous étiez, vous avez connu l'école non mixte puis l'école mixte.

RR : Oui.

CL : Vous vous souvenez de ce passage-là, à Rezé ?

RR : Ah oui, oui. Oh, ça, je m'en souviens très bien, parce que *(rire)* c'était un événement ! Et puis, dans l'école Plancher, à l'époque, y avait encore une classe de certificat d'études. Et c'était une de mes collègues qui s'occupait – bien sûr une dame, une certaine madame Robin, d'ailleurs – qui s'occupait des filles en classe de fin d'études, à l'époque. Et puis, bon, ben, il s'est avéré qu'on devait... mixer, c'est le cas de le dire. Donc, y avait un collègue de l'école des garçons qui avait dit que madame Robin ne serait jamais capable de s'occuper des garçons, n'est-ce pas ! Ce à quoi elle était fort en colère, parce que chez elle, elle avait deux garçons, à peu près dans ces âges-là, d'ailleurs. Ben, elle dit : « *Je le fais bien chez moi, pourquoi est-ce que je le ferais pas là ?* » Et ça avait très bien tourné, elle avait pas... *(rire)* Elle a su tourner son affaire !

CL : Vous aviez affaire à des a priori, quand même.

RR : Ah ben, oui, absolument. Ah oui, « *les femmes...* », hein. Oui, oui. Parce que dans les écoles de garçons, les petites classes étaient faites par des femmes, mais les grandes étaient faites par des hommes, hein. Parce que...

CL : Ah, je savais pas, ça.

RR : Oui, ben, parce que l'école de garçons, quand je suis arrivée, elle existait, elle était à la place de la mairie actuelle, hein. Et c'étaient les messieurs, effectivement, les maîtres, qui assumaient, qui assuraient les classes de fin d'études, entre autres, ou de CM... *(Rire)*

CL : Combien de temps ça a duré, ça ?

RR : Oh ben, ça, ça devait être depuis toujours, hein ! L'école des garçons. Et quand, je me rappelle plus en quelle année ça s'est défini, la dé... mixité. Je m'en souviens plus exactement. Oui, c'est après, peut-être 65, hein.

CL : Oui. Et alors qu'est-ce que ça a demandé comme mise en place ? Qu'est-ce que ça a changé pour vous ?

RR : Y avait deux groupes scolaires. Deux groupes scolaires. Y en avait qui allaient d'un côté, les autres de l'autre, je sais pas trop comment ils répartissaient ça, quoi.

CL : Oui, ça a été, en tout cas, comme transition ? Parce que même pour vous, en enseignement, ça devait être...

RR : Oh, ben moi, j'étais dans l'école des filles. Alors, ben, y a des garçons qui sont venus, hein ! Qu'est-ce que vous voulez ! *(Rire)*

CL : Ça a pas changé grand'chose ?

RR : Bah, non, vous savez, pff... *(rire)* On était aussi mères de famille, alors ! Après tout, on savait bien, quand même...

CL : ... comment ça fonctionnait tout ça ! *(Rire)*

RR : ... comment ça fonctionnait tout ça, hein ! Ah ben, évidemment, les jeux étaient pas les mêmes, peut-être, des fois. Mais enfin... Non, j'ai pas souvenir qu'au niveau des enfants proprement dit, ça se soit passé difficilement. Par contre, oui, au niveau des maîtres, voyez ce que je vous disais tout à l'heure, hein... *(Rire)*

CL : C'est plus les adultes, quoi ! C'est ça.

RR : C'est long ! Plus de peine à, enfin, à ce qu'on change leurs habitudes, surtout, quoi.

CL : Oui. Est-ce qu'il y a d'autre chose sur ce, votre parcours, là, d'institutrice à Rezé, dont vous vous souvenez, que vous aimeriez raconter ?

RR : *(Un temps)* Ben, j'ai eu une très belle retraite. Enfin, de ce côté-là, j'ai été très gâtée ! *(Rire)*

CL : Quand vous êtes partie ?

RR : Quand je suis partie, oui. Je pense que j'en ai un très, très bon souvenir ! Oui, autant...

CL : Vous avez eu des beaux...

RR : Alors, par contre, ce qui est quand même important quand on reste aussi longtemps dans une école, vous avez les, enfin, vous avez des enfants, bien sûr. Et puis après, vous avez les enfants de ces enfants-là ! Alors ça, ça crée des liens tout à fait particuliers avec les, ben, les parents, si je puis dire. Alors là, de ce côté-là, j'avoue que ça s'est très, très bien passé, j'avais pas de souci ! *(Rire)*

CL : Ça, c'est drôle ! Ben oui, effectivement, vous étiez très ancrée, vous étiez un repère, même, dans le quartier...

RR : Ben, voilà, un repère. Et puis : « *Oh, ben, vous ferez comme avec moi, n'est-ce pas.* » Bon, ben, pourquoi pas ! *(Rire)* Je crois que la confiance régnait, oui, oui. Oui, de ce côté-là, j'ai pas eu de souci particulier. Je rencontre, d'ailleurs, des anciens élèves. Ils ont pas l'air d'être, d'avoir été traumatisés, ils sont tous très, *(rire)* très agréables, ma foi !

CL : Et vous, est-ce que vos moyens ont évolué dans le temps, aussi, vos moyens de travail, votre lieu de travail ?

RR : Alors, les lieux de travail, ça s'est amélioré, oui. Parce qu'on a quand même eu, disons, des commodités, entre autres... Enfin, ne serait-ce que du point de vue chauffage. Parce que dans les bâtiments, dans les préfabriqués, quand j'ai commencé, c'était un poêle à charbon. Et puis après, bon, y avait le chauffage central, ne serait-ce que ça. Y a eu des postes d'eau de mis, y a eu des... au niveau de

la cour, aussi, y a eu des aménagements de faits, quoi. C'est sûr, hein ! Mais enfin... y a eu aussi des aménagements au niveau des toilettes pour les enfants handicapés. Parce qu'il y en avait qui avaient des soucis physiques aussi, y avait pas que des soucis... d'oreille, c'est le cas de le dire. Oui, oui, mais enfin... oui, mais enfin, pas énormément quand même, quoi.

CL : Est-ce que vous discutiez avec d'autres collègues d'autres communes ? Est-ce qu'à Rezé, y avait des investissements particuliers sur l'école par rapport à d'autres, ou est-ce que Rezé, heu...

RR : Ben, y avait à l'époque des, ce qu'on appelait des conférences pédagogiques. Alors, donc, au début de ma carrière, on réunissait les gens de tous niveaux. Puis après, ça s'est réduit, si je puis dire : on réunissait que les gens de même niveau. On voyait moins certains autres collègues, quoi.

CL : D'accord. Donc vous vous rendez compte... Est-ce que vous sauriez comparer... Est-ce que, dans la municipalité de Rezé, l'école était quelque chose – dans ce que vous avez connu, vous, hein – d'important, où on investissait des choses ? Ou est-ce que c'était, bah, pas plus que les autres, enfin... En comparaison, les moyens qui vous étaient alloués étaient-ils plus importants qu'ailleurs, moins importants ?

RR : Ah oui, oui, oh ben, je pense qu'à Rezé, on n'a pas eu trop de souci. On avait quand même des crédits... enfin, quand on demandait, y avait pas... Oui, on était quand même favorisés, hein. C'était une municipalité de gauche, on a beau dire, mais... Oui, oui, l'école publique était bien... Oui, bien aidée de ce côté-là, quoi.

CL : Considérée ?

RR : Considérée, oui. Oh oui, y avait pas de souci, hein, de ce côté-là, oui. Oh oui, de ce côté-là, c'était...

[0'35"04] – Installation au Corbusier

CL : On va aborder maintenant votre vie personnelle, enfin, pas la vie professionnelle !

RR : Oui.

CL : Parce que tout à l'heure, vous avez dit qu'en 62, vous êtes arrivée ici. Alors, ben, où est-ce que vous vous êtes installée ? Et puis, quel a été votre premier regard sur, voilà, sur Rezé ?

RR : Alors, quand j'ai eu mon poste à Rezé, madame Plancher m'avait dit : « Oh, vous trouverez un HLM ! ». Puis, manque de chance, y en avait plus. C'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, en dehors. Alors, que faire ? Fallait bien se loger quelque part, et puis, c'était une période où les logements étaient rares. Donc, elle me dit : « Oh, ben, si vous avez quelques économies, essayez donc d'aller dans l'immeuble Le Corbusier ! ». Alors, à l'époque, l'immeuble Le Corbusier accueillait ce qu'on appelait des sociétaires. C'est-à-dire que les gens mettaient une certaine somme d'argent, et on était considéré comme sociétaire. Alors moi, je, entre autres, eh ben, c'est ce que j'ai fait. C'est-à-dire, c'est ce qu'on a fait, plus exactement. Alors, donc, on était... on a habité dans l'immeuble Le Corbusier pendant dix ans.

CL : Alors, quand vous êtes arrivée, vous aviez des enfants ?

RR : Alors, quand je suis arrivée, j'avais ma petite fille, qui avait dix-huit mois.

CL : D'accord.

RR : Alors, donc, là, on a eu un logement, enfin... à la sixième rue ! Inutile de dire que là, on était dans les hauteurs ! Et puis, ben, c'était tout à fait moderne, par rapport à ce qu'on avait connu dans le logement de fonction de Gorges, qui était, prrt ! sans, sans... (*rire*) sans chauffage, sans rien ! Alors là, ben, c'était vraiment moderne, quoi. Y avait une salle d'eau, y avait des toilettes, y avait le chauffage central, y avait des tas de choses !

CL : Vous étiez contente, du coup, de ça ?

RR : Ah ben, c'était très agréable, hein ! Et y avait une atmosphère très coopérative, hein. C'était pas du tout comme maintenant. Le Corbusier était pas du tout comme maintenant. On pouvait, y avait tout un esprit d'entraide, qui, je sais pas si ça s'est maintenu... pas vraiment, je pense pas. Et finalement, oui, c'était fort agréable, somme toute.

CL : Justement, vous pouvez un peu raconter ces dix années-là ? Ça veut dire quoi, une vie coopérative, concrètement ? Est-ce que vous pouvez raconter des choses concrètes qui...

RR : Alors, par exemple, y avait des commerçants qui passaient. Ils vous mettaient, mettons, votre pain, votre journal, si vous aviez... Y avait le boucher qui passait, y avait, je sais pas, le marchand de lait, enfin... Il suffisait de le contacter, et puis y avait une petite boîte, à l'époque, où il déposait ce que vous aviez commandé... Par exemple, le pain, moi, je prenais le pain, c'est sûr. Je mettais, mettons, une baguette, eh ben, je mettais un papier « *une baguette* », et puis je payais le samedi. Ou plus tard, ou j'allais payer à la boulangerie.

CL : D'accord.

RR : Oui, y avait une vie... Et puis alors, à l'époque, y avait un marchand de journaux en bas, la Poste... Et puis, qu'est-ce qu'il y avait d'autre ? Y avait des possibilités de louer aussi par exemple des cireuses, des machines à laver. Y avait une bibliothèque sur place, y avait aussi, heu... la télévision, pour ceux qui l'avaient pas, y avait tout un tas de trucs associatifs comme ça, que...

CL : Et vous avez connu l'installation de l'école ?

RR : Heu, non. Non, non, parce que c'était avant ! Déjà, l'immeuble Le Corbusier était déjà construit depuis...

CL : Ah oui, c'était l'école maternelle, c'est pour ça !

RR : Alors, mes enfants, ma fille et mon fils, sont allés à l'école du Corbusier, en haut.

CL : D'accord, OK.

RR : Oui, oui. Ils sont allés à l'école maternelle, là-haut.

CL : Et en termes de vie sociale, de vie de voisinage, y avait une vie de voisinage ?

RR : Ah oui ! Oui, oui, y avait beaucoup d'entraide entre les gens. Alors moi, par exemple, ben, mes enfants, je pouvais pas les monter moi-même à l'école maternelle, parce qu'il fallait que je sois en bas, c'est le cas de le dire, à l'école Plancher ! Donc, ben, je les confiais à une voisine qui les montait et puis qui les récupérait.

CL : D'accord.

RR : Enfin, c'était une genre de nourrice, mais pas pour longtemps ! Alors finalement, c'était plutôt... c'était amical, quoi.

CL : Mais comment on se rencontrait, comment les gens se rencontraient ?

RR : Alors, les gens se rencontraient dans, pas vraiment dans les rues, parce que les rues sont noires. C'est le but du jeu, pour que les gens restent pas ! Mais en montant les enfants à l'école, les gens se connaissaient, hein ! Et puis, y avait l'ascenseur ! Puis en bas, y a le parc !

CL : Ça, c'étaient des lieux où on pouvait faire connaissance ?

RR : Ah oui, oui. Et puis le parc était très grand, on pouvait... les enfants allaient jouer dans le parc, y avait pas de souci, hein.

CL : D'accord, c'est un lieu où on pouvait faire connaissance, et puis ensuite, du coup, se voir ?

RR : Oui.

CL : Est-ce qu'on s'invitait, aussi ?

RR : Ah ben, ça, je sais pas, hein. Moi, j'avoue que, quand on travaille, on n'avait pas trop le temps. Entre la vie de travail et... moi, non, j'ai eu des relations agréables avec les gens, mais sans plus, quoi.

CL : Et à ce moment-là, votre mari, il travaillait toujours à Nantes ?

RR : Oui, oui. Oui, ben là, ça, y a pas de souci, de ce côté-là, c'était encore plus près. Mais c'est pour dire que oui, y avait une vie très, très coopéra... enfin, une espèce de coopérative, quoi, c'est ça. Je dis, je sais pas, parce que... Et après, il s'est avéré qu'il y a eu une nouvelle loi, la loi Chalandon. Alors, il fallait soit acheter le logement – mais nous, on s'est dit que c'était un immeuble trop grand, c'était pas facile –, soit être locataire. Et comme c'était un mélange de locataires et de propriétaires sur un immeuble extrêmement

grand, et c'était un immeuble... On s'est dit, c'était pas possible, quoi. Ça nous a pas intéressés, somme toute. C'est dommage, parce que c'était très, très bien entretenu. Y avait plusieurs femmes de ménage, y avait des jardiniers, y avait un tas de choses. Et puis, y avait des gardiens. C'était très, très agréable. Et alors, finalement, ben, à l'époque, comment je vais vous dire... Les terrains étaient pas chers, à Rezé. Enfin, ça dépendait où, mais les terrains n'étaient pas chers. Donc on a pu acheter un terrain dans le quartier de la Houssais et faire construire une petite maison dans le quartier de la Houssais.

CL : Du coup, vous avez habité à la Houssais.

RR : Du coup, j'ai habité dans le quartier de la Houssais.

CL : Combien de temps ?

RR : Alors là, j'ai été trente-quatre ans.

CL : D'accord !

RR : Oui. C'étaient des genres de rue où on construisait, on construisait, on construisait. C'étaient des genres de lotissement, quoi, mais enfin, c'est des petites maisons, quoi.

CL : Alors je reviens un peu en arrière, quand même, parce qu'il y a une question que je vous ai pas posée sur le moment où vous êtes dans votre immeuble Le Corbusier...

[0'40"40] – Les commerces de Rezé

CL : Je reviens un peu en arrière, quand même, parce qu'il y a une question que je vous ai pas posée sur le moment où vous êtes dans votre immeuble Le Corbusier. C'était quoi vos liens avec le quartier du Château, ou du bourg ? Où est-ce que vous faisiez vos courses, par exemple, dans ces années-là ? Parce que là, on est entre 62 et 72, c'est ça, hein ?

RR : Oui, oui. Eh bien, c'est-à-dire qu'au début que je suis arrivée au Corbusier, il y avait en face du Corbusier, à peu près au niveau où y a la boulangerie, là, y avait un bâtiment où y a l'école, enfin, vous voyez, par là. Y avait une petite épicerie, et puis y avait la boulangerie, effectivement. Et puis dans le bourg de Rezé, y avait une marchande de poissons, y avait, heu... ben, un boucher, une épicerie, une boulangerie. Voyez, y avait déjà des choses, y avait quand même des petits commerces, là. Par contre, au niveau du Château de Rezé, y avait pas le Suma, là, à l'époque, qui était pas encore inauguré, là. Y avait pas de grande surface, hein.

CL : Vous vous y rendiez, du coup, au quartier du Château ?

RR : Ah ben, tant qu'il y a pas eu le Suma, non. Ben non, y avait rien pratiquement. Y avait rien, y avait pas de centre commercial.

CL : Ça ressemblait à quoi, du coup ? Quand vous êtes arrivée, dans les années, début 60 ?

RR : Ben, pff... Vous savez, quand, y avait rien, hein, au milieu, là. Je me souviens pas qu'il y avait quelque chose, hein.

CL : C'était quoi, c'étaient des immeubles, y avait des maisons ?

RR : Ben, y avait les immeubles, mais ils étaient pas tous construits, ils devaient pas être tous finis.

CL : C'étaient des routes, y avait des champs au milieu, comment ça, à quoi ça ressemblait ?

RR : Je m'en rappelle plus trop.

CL : Vous savez plus, oui.

RR : Ah oui, ça, j'avoue que ça m'a passé. Puis alors après, y a eu le Suma qui s'est installé, y a eu le centre commercial avec un tas de petits commerces super chouettes. Y avait un marchand de fromage, y avait un bijoutier, y avait un marchand de fleurs, y avait un poissonnier, y avait un marchand de légumes, y avait une dame qui vendait des vêtements pour les enfants, y avait une mercerie... Y avait un tas de choses !

CL : Et là, vous y êtes allée, ça ?

RR : Ah ben, là, oui, y avait des choses qui étaient fort intéressantes, puisque les petits commerces du bourg de Rezé, finalement, ils se sont... Ben, ça a disparu, quoi, progressivement.

CL : Et du coup, le Château a pris un peu le relais de ça ? C'était... Les personnes qui étaient dans le bourg se sont tournées vers le Château, vous diriez ?

RR : Ah ben, peut-être. Moi, je pense, oui. Je pense, oui.

CL : Vous, en tous cas, c'est votre cas ?

RR : Ben, pas pour tout. Pas pour tout. Pas pour le pain, par exemple. Parce que tant que j'étais au Corbusier, bon, je faisais livrer mon pain, ne serait-ce que ça. Puis, y avait la poissonnerie, j'avais l'habitude d'y aller, et puis la boucherie aussi. Mais c'est vrai que les gens sont allés davantage vers le Château, progressivement, hein.

CL : Et est-ce que vous, vous avez eu, à part le commerce, des occasions de vous rendre dans ce quartier du Château, ou est-ce que vous étiez plutôt tournée vers le bourg ?

RR : Moi, j'étais plutôt tournée vers le bourg, puisque c'était dans ma direction, hein ! Oui, oui, on allait plus par-là, hein.

CL : Et une fois à la Houssais, vos habitudes, justement, pareil, pour faire les courses, c'était quoi, ça a changé ?

RR : C'est-à-dire que ça a changé parce que ça faisait quand même un bout, hein ! Ça faisait deux kilomètres cinq cents. Vous me direz, c'est faisable, mais enfin ! Pour le coup, il est arrivé les centres Leclerc, et le premier centre Leclerc, il était au niveau où il y a le marchand de tissus, là, maintenant. Du côté de la Carrée, là, vous savez, le rond-point carré. Je sais pas si vous voyez, il était là, le premier.

CL : D'accord, OK.

RR : Hein, y a eu ça. Et puis après, bon, ça s'est agrandi, et puis c'est parti ailleurs, quoi...

CL : Et vous, vous avez suivi ? Vous êtes allée, du coup, vous avez commencé à fréquenter les Leclerc, en fait ?

RR : Oui, oui. Ben, celui-là, ceux de ce côté... le centre Leclerc, je vous dis, donc, au niveau de la Carrée, là, quand il s'est installé. Et puis après, bon, ben, il s'est installé de l'autre côté de la rue, avant d'aller à Océane, où il est maintenant. Mais y a eu plusieurs...

CL : Et vous, en tout cas, à ce moment-là, vos habitudes de consommation ont changé ? C'est-à-dire que vous...

RR : Autrement, j'allais toujours au marché ! Je suis toujours allée au marché. En passant, parce qu'en passant, je m'arrêtais (*rire*) avant d'aller travailler, au marché.

CL : Au Château ?

RR : Au Château. Sur la place du marché, le mardi. J'avais mes petites habitudes. Et puis, les commerçants vous connaissant bien, on faisait ça vite fait, hein ! (*Rire*) Y avait pas de temps à perdre !

CL : Et vous continuez toujours, le marché du Château ?

RR : Ah oui, oui, j'y vais toujours, oui. Parce qu'on trouve des produits qu'on trouve pas dans les grandes surfaces, quoi, entre autres, hein.

CL : D'accord.

RR : Enfin, oui, oui, j'y vais le mardi, c'est vrai, ça me... Je trouve ça sympathique, finalement. Mais il est beaucoup moins... beaucoup moins grand que fut un temps. Y a beaucoup moins de possibilités, y a beaucoup moins de choses que... Au début que j'étais à Rezé, le marché du mardi était comme celui de Pont-Rousseau le vendredi, hein. Y avait autant de commerçants. Puis progressivement, le fait qu'il y ait eu les grandes surfaces qui se sont installées, ça a, entre autres, celle, le Leclerc d'Atout Sud ! Ça a tout...

CL : Oui, qui a pu...

RR : ... oui, qui a drainé toute une population.

CL : À la Houssais, vous êtes arrivée...

[0'45"14] – Installation à la Houssais

CL : À la Houssais, vous êtes arrivée dans un quartier qui ressemblait à quoi ?

RR : Ah, c'étaient des anciennes vignes ! Alors, quand on était au bout de la rue, c'étaient des champs.

CL : Vous étiez à la campagne, finalement !

RR : Oh ben, oui, c'étaient des champs ! Et puis, bon, on avait un chien, ben, c'était pas compliqué ! (Rire) On l'emmenait se promener, hein, c'était pas loin. Et puis après, ben, ça s'est construit, construit, construit, construit...

CL : Vous avez vu ça, du coup ?

RR : Ah oui, oui. Oui, là, ça s'est construit, construit, construit, et puis, bon, ben, (rire) les champs ont disparu progressivement...

CL : Vous veniez de... pardon ?

RR : ... dans tout ce quartier-là, ça a beaucoup évolué, là, le quartier de la Houssais, hein. En descendant vers le cimetière, là, et tout ça, tout ça, ça s'est construit, hein. Ça n'existait pas, bien sûr, tout ça, avant.

CL : Quand vous avez quitté le Corbusier, vous avez quitté un immeuble où, vous en avez parlé tout à l'heure, y avait une forte sociabilité, enfin, on se rencontrait, y avait de la solidarité. Est-ce qu'à la Houssais, vous avez retrouvé ça ?

RR : Heu, ben, dans la rue où j'étais, j'ai été très gâtée par le voisinage. C'est-à-dire, y avait beaucoup de gens qui avaient des enfants jeunes, comme nous. Bon, les gamins, ils jouaient. La rue, c'était une petite rue, ils pouvaient. Puis y avait un espace, là, ils jouaient ensemble, ça se passait bien. Les gens ne se fréquentaient pas, ils n'allaient pas les uns chez les autres ; mais si on allait taper à la porte, on était sûr qu'on essaierait de vous rendre service.

CL : D'accord.

RR : Oui, ça, j'ai été très... oui, c'était très agréable, au final. J'en ai un très bon souvenir, de ce qua... de cette petite rue, là.

CL : Oui, une confiance, quoi ?

RR : Ah oui, oui. Oui, oh ben oui, quand les gens partaient en vacances, quand ils avaient des animaux à garder, bon, ben, c'était un échange, hein. Oui.

CL : Et vos enfants, ils allaient à l'école où, eux ?

RR : Alors, mes enfants, moi... Dans le primaire, je les ai emmenés avec moi. Pour me simplifier la vie ! (Rire)

CL : Bien sûr. Donc ils étaient à la Houssais, mais ils...

RR : Ils sont pas allés à l'école à la Houssais, ils sont allés à l'école au bourg. Et puis après, ils sont allés au cours complémentaire, enfin, au CES de la Trocardière.

CL : Au collège ?

RR : Au collège, oui, au collège de la Trocardière. Et puis après, bon, au lycée Jean-Perrin.

CL : Ah, donc ils sont restés dans le coin !

RR : Ils sont restés dans le coin, oui. Ils sont restés dans le coin.

CL : D'accord.

[0'47"16] – Loisirs et vacances

CL : Si on parle maintenant un peu des sorties, des vacances... Quand vous sortiez, soit pour aller, une sortie culturelle, ou un restaurant, faire du shopping... c'était quoi, les destinations ?

RR : Ah ben, là, il fallait aller à Nantes, hein.

CL : D'accord.

RR : Y avait pas autant de possibilités que maintenant sur Rezé. Maintenant, on a un tas de choses à Rezé ! Mais à l'époque, c'était beaucoup plus réduit, hein. C'est sûr que si on voulait trouver certains spécialistes du point de vue santé, si on voulait trouver certains commerces, ben, il fallait aller à Nantes. Y avait pas...

CL : Vous y alliez souvent, vous, à Nantes ?

RR : Ah oui, j'y allais souvent. Oui, oui, j'y allais souvent. Ben oui, je me souviens, ma fille, elle avait pris des cours de musique : ben, à Rezé, y avait rien.

CL : D'accord.

RR : Fut un temps, il fallait se déplacer, quand même. Ou alors il fallait trouver des particuliers qui veuillent bien donner des leçons de musique, mais enfin, c'était beaucoup moins facile que... Maintenant, y a l'école de musique, à Rezé ! Y a l'auditorium ! Y a un tas de choses. Que, à l'époque, bon, ben, ça n'existait pas, hein, tout ça.

CL : D'accord, donc vous vous déplaçiez assez souvent, quand même, sur Nantes ?

RR : Ah oui, ah oui, oui. Et alors, y avait l'autobus ! *(Rire)* Y avait pas le tramway !

CL : C'était moins pratique ?

RR : Ah ben, à qui le dites-vous ! *(Rire)*

CL : Pourquoi ?

RR : Ben, c'est pas évident, l'autobus, hein ! *(Rire)*

CL : Pourquoi ?

RR : Ben, je sais pas, c'est quand même moins confortable que le tramway, hein ! Puis c'était, y en avait moins, et puis... C'était toute une expédition, c'est le cas de le dire, hein.

CL : Et le trajet devait être plus long, aussi.

RR : Ah ben, oui. Mais moi, je me souviens, quand j'emmenais mes élèves, parce que j'avais pour principe de les sortir souvent, les emmener dans les musées nantais et tout ça, on prenait l'autobus. Mais alors là, c'était folklorique, aussi ! *(Rire)*

CL : C'était l'aventure !

RR : C'était une véritable aventure !

CL : D'accord. Y avait un autobus, ou il y avait tout un trajet à faire pour aller dans le centre de Nantes, par exemple ?

RR : Ah ben, y avait tout un... Non, c'était direct, hein ! L'autobus était direct jusqu'au Commerce. Mais enfin, ça n'empêche que l'autobus, c'était pas très grand, enfin, par rapport au tramway... Ça posait problème, hein ! Il fallait beaucoup de bonne volonté pour emmener une troupe de gamins jusque dans le centre de Nantes, hein ! Pour aller au château, par exemple, *(rire)* ou des choses comme ça, hein.

CL : Du coup, vous diriez que le tramway a changé votre vie, vous ?

RR : Oui. Je pense que ça a facilité les relations avec la ville. Et puis, c'est comme... maintenant, en dix-sept minutes, vous êtes rendu au centre de Nantes, hein. Et puis y a une très grande fréquence, quand même... surtout quand on est dans le Château, le quartier du Château, là, on est très proche de l'arrêt Diderot. Ça peut pas être mieux, hein !

CL : Oui.

RR : Regardez, même maintenant, ne serait-ce que ça, à Rezé, y a quand même une super bibliothèque, hein. Diderot.

CL : Elle est super. Moi, j'adore, elle est magnifique.

RR : Alors, elle a pas toujours été comme ça, la bibliothèque ! (Rire) C'est une église, à l'origine !

CL : Oui, je sais, Saint-André... Oui, j'avais rencontré des gens qui s'étaient mariés dans cette église, et je les ai emmenés. Ils avaient jamais revu la bibliothèque depuis.

RR : Ah bon !

CL : Et donc je les avais enregistrés en train de redécouvrir le lieu... oh, bien trente ans après, quoi !

RR : Oui, oui... Mais enfin, oui, parce que, quand il y avait eu l'orage, ha ! (Rire) L'église, elle a pas supporté l'orage, hein !

CL : Vous vous en souvenez, de ça ?

RR : Ah oui !

CL : D'accord.

RR : Oui, oui. Y avait eu un orage mémorable, et une quantité d'eau énorme qui était tombée. Y avait déjà des travaux qui devaient être en cours. Et puis là, sous la pression des eaux, ça s'est complètement... ça s'est affaissé, quoi.

CL : C'était une église que vous fréquentiez, vous-même, ou pas ?

RR : Non, non.

CL : Et vous habitiez à la Houssais, à l'époque.

RR : Ah, n... heu, oui, quand il y a eu le...

CL : Et puis les vacances, c'était où, pour vous ?

RR : Alors, les vacances, c'était des fois chez mes parents. Et puis autrement, on louait des gîtes ruraux.

CL : Alors, chez vos parents, à Paris ?

RR : Ah ben non, parce qu'ils étaient en retraite, donc ils étaient revenus dans la région.

CL : Et sinon, d'accord, vous partiez, vous alliez pas forcément à la mer, à côté ?

RR : Oh ben, si, on y allait de temps en temps ! Faut pas dire qu'on n'allait pas à la mer, hein. Si, on y allait le dimanche, par exemple. On faisait, on sortait les enfants, faut pas dire, hein, ils sortaient tout le temps. Mais autrement, enfin, des locations, on allait plutôt dans les gîtes ruraux.

CL : D'accord. Mais ça pouvait être n'importe où en France ?

RR : Ah ben, généralement, on changeait tous les ans, parce qu'on voulait pas se retrouver dans le même endroit ! (Rire) Généralement, on descendait quand même plus vers le sud que vers le nord, ça, faut le reconnaître !

CL : Et est-ce que vous avez eu, aussi, des... engagements, pendant ces années, quand vous étiez en activité, est-ce que vous êtes engagée dans des associations, est-ce que...

RR : Non, ben, on n'avait pas trop le temps, hein. Non, non, on n'avait pas trop le temps. On était quand même pas mal sollicité, entre... Non, pas vraiment.

CL : Enfin, votre engagement, c'était votre travail, quoi.

RR : Ben oui, ben, c'était déjà pas mal, hein ! Parce que, ça prenait pas mal de temps.

CL : Et vos enfants pratiquaient des activités ? Vous dites que votre fille faisait de la musique, mais est-ce qu'il y avait des activités sur Rezé qui ont été...

RR : Ben, c'est-à-dire qu'ils ont fait de la piscine, ils ont fait du sport, ils ont fait, ils sont allés dans les centres aérés, ils sont allés dans les colonies de la ville, enfin... Si je puis dire, oui, ils ont fait un tas de trucs, hein ! Faut pas...

CL : Avec la ville, là, du coup ?

RR : Avec la ville, oui. Y avait des possibilités, quand ils étaient petits, d'aller dans les centres aérés. Après, ben, ils ont... Oui, ils se sont occupés comme ça pendant les vacances, pendant une certaine partie des vacances, quoi.

[0'52"02] – installation au Château

CL : Vous avez habité donc trente ans à la Houssais, et puis ensuite, vous avez déménagé. Avant ce logement-là, vous en avez eu plusieurs, ou... ?

RR : Non, non. J'ai donc habité à la Houssais pendant, jusqu'en mille neuf cent... en 2006 ! Jusqu'en 2006. Et mon mari était décédé en 2005, moi j'ai quitté la maison. J'ai pas voulu garder la maison.

CL : D'accord. Et alors pourquoi vous avez choisi, enfin, c'était un choix d'arriver, de revenir au Château ? Vous êtes pas très très loin d'où vous habitiez avant, en fait !

RR : *(Rire)* Oui, oui, c'est vrai. C'est entre les deux, si je puis dire, oui. Ben, premièrement, parce que, ben, ça s'est construit, là ! Et puis, je trouvais le quartier pratique, aussi. Parce que, y a quand même le tramway *(rire)*, y a la médiathèque, y a l'auditorium, y a un tas de choses... Mais enfin, je vous dis, ne serait-ce que le fait d'avoir le tramway, pour faire les activités que je souhaite faire, quoi.

CL : Donc ça, c'était un des critères, pour vous, justement, d'être près du tramway ?

RR : Je pense. Surtout qu'en vieillissant... Bon, pour l'instant, je conduis ma voiture, hein. Mais c'est pas garanti que ça dure éternellement ! *(Rire)*

CL : Et est-ce que vous auriez pu habiter des immeubles, sinon, déjà existants à Rezé ? Est-ce qu'il y avait d'autres possibilités ou est-ce que c'est la seule qui vous a été offerte, d'être ici ?

RR : Ben, je crois que c'est... non, ça me plaisait bien, parce que l'immeuble était petit, y avait que huit appartements. Y avait ça, d'abord, qui rentrait en ligne de compte, et puis, j'avais aussi... ça a été une transition... Enfin, je sais pas comment vous expliquer ça. Une transition entre une maison particulière et un immeuble. Ici, j'ai ma porte à moi, *(Rire)* c'est le cas de le dire ! Je peux très bien ne plus voir personne si ça me fait envie, quoi...

CL : Je comprends tout à fait, oui.

RR : On a chacun nos, on n'a pas un hall commun. Alors, moi, ça m'avait, j'avais trouvé ça sympathique.

CL : Oui, oui, c'est ça, c'est une bonne transition, quoi.

RR : Ben, je trouvais que c'était une transition. J'ai peut-être eu tort, *(rire)* mais enfin, je sais pas.

CL : Oh ben, si, parce qu'on a vraiment l'impression d'aller dans une maison. On n'a pas l'impression de...

RR : Ah oui, oui. Oui, oui.

CL : Si on vous avait fait une proposition d'être dans un autre quartier de Rezé, vous auriez... Par exemple, du côté de...

RR : Ben, c'est-à-dire que si j'avais su qu'on aurait construit des immeubles dans le quartier où j'étais, de la Houssais, je pense que je serais allée là, plutôt. Je serais restée dans le quartier, près de [Unico 2'07], là, voyez, ils en ont construit plein. Mais à l'époque, c'était des champs avec des moutons, encore ! Alors, je savais pas que, comment ça aurait évolué, hein, le quartier, ça. Ce quartier-là, il a changé énormément d'il y a quelques années, là. C'est très récent, tous les immeubles qui sont dans la rue de la Galarnière.

CL : Et pourquoi vous seriez restée à la Houssais, qu'est-ce qui vous aurait fait rester ?

RR : Ben, parce qu'il y avait une proximité de, où j'avais vécu précédemment. Et puis y avait aussi le fait qu'il y avait le Super U, là, qui est quand même... C'est intéressant, quand même, hein.

CL : Oui, mais vous auriez pas eu le tramway !

RR : Ah, non ! Il aurait fallu que je trouve autre chose.

CL : Parce que vous, aujourd'hui, vous vous rendez beaucoup au...

RR : Ben, c'est-à-dire que moi, j'aime bien aller à Nantes de temps en temps. Je vais à l'université permanente, entre autres, donc ça me facilite la vie, aussi.

CL : Oui.

[0'54"56] – Occupations et engagements dans le quartier

CL : Et alors, justement, vous êtes à la, vous êtes arrivée en retraite à quel âge ? Enfin, à quel âge et en quelle année ?

RR : Alors, j'ai pris ma retraite à 56 ans, parce qu'à l'époque, on pouvait partir... Une fois que j'ai eu le grade de prof des écoles, (*rire*) je suis partie ! Et puis...

CL : En quelle année ?

RR : C'était en 92.

CL : D'accord. Et après, alors, qu'est-ce que vous avez... Comment vous avez occupé votre temps, une fois que vous êtes, que vous vous êtes retrouvée à la retraite ?

RR : Alors, j'ai fait plein de trucs que je faisais jamais, quoi ! (*Rire*) Parce que j'avais pas le temps ! Eh bien, j'ai fait de la gym. J'avais pas besoin d'en faire avant, parce qu'avec les gamins, c'était (*rire*) quand même assez tonique, hein !

CL : Vous en faisiez où, de la gym ?

RR : Heu... Ben, j'en fais toujours, d'ailleurs !

CL : Ah, et vous en faites où, alors, du coup ?

RR : Ben, on faisait ça à la Galarnière, y avait un très grand gymnase, en face le Super U.

CL : C'était une association... ?

RR : Oui, oui, c'était l'ASBR.

CL : Ah, l'ASBR ? D'accord, OK.

RR : Alors, bon, ben, j'en fais toujours, mais enfin, je suis plus dans le même groupe de personnes. Enfin, dans le même groupe, si ! Mais parce que les gens ont vieilli en même temps que moi ! Mais enfin, je fais pas les mêmes activités qu'au début, quoi, bien sûr.

CL : Mais vous êtes toujours à l'ASBR ?

RR : Oui, oui. Mais alors maintenant, on va plus loin, mais enfin ça, c'est autre chose. Et puis, ben, j'ai fait de la gym, je suis allée à l'université permanente, entre autres. Et puis je fais de la chorale, enfin, je m'occupe, quoi ! (*Rire*)

CL : Voilà, vous faites beaucoup d'activités.

RR : Ah ben, voyez, ça fait déjà pas mal, tout ça, hein !

CL : D'accord ! Et puis, vous avez dit, tout à l'heure, est-ce que vous vous êtes aussi engagée dans des associations ?

RR : Oui, davantage. Alors, je me suis mis dans les CCQ, c'est-à-dire dans les associations d'habitants, à la Houssais. Et puis, quand j'ai quitté le quartier de la Houssais, bon, j'ai dit, ben, je démissionne, puisque je n'ai plus rien à voir avec ce quartier ! (*Rire*) Donc on m'a dit : « Oh, mais allez donc au Château, allez donc

au Château, on cherche des gens ! » Alors finalement, je me suis retrouvée dans le CCQ du Château. Puis après, ça s'est transformé en conseil citoyen, donc je suis restée.

CL : Et quand vous étiez à la Houssais, vous êtes rentrée au CCQ, pareil, une fois à la retraite ?

RR : Oui, après la retraite. Parce que ça n'existait pas précédemment.

CL : D'accord. Vous en avez gardé quoi, comme grand souvenir, de cette... Enfin, quel dossier important, quel...

RR : Ben, y a eu des dossiers sur la sécurité, sur la propreté, enfin, vous voyez... Sur la réglementation, sur les rues, sur un tas de trucs quoi, comme ça.

CL : Qu'est-ce qui préoccupait...

RR : Ben, la vie de tous les jours, quoi !

CL : Oui.

RR : Oui, et c'est toujours la même chose, d'ailleurs ! On retombe toujours dans les mêmes... les mêmes ornières, hein !

CL : C'est vrai, aujourd'hui aussi ?

RR : Ben oui, au Château, y a quand même des problèmes lourds, hein. Problèmes de sécurité, des problèmes de propreté... *(Soupir)*

CL : Et c'est les mêmes choses qu'à la Houssais, en fait ?

RR : Oui, mais enfin, là-bas, c'était plus facile à régler, enfin... Y avait pas les mêmes problèmes qu'ici, hein. Ça, faut le reconnaître. Ici, c'est lourd, hein.

CL : D'accord.

RR : Dans le quartier du Château...

CL : Parce que vous, vous faites partie... En habitant ici, vous faites partie du quartier du Château ?

RR : Oui. La limite du quartier, c'est la voie de chemin de fer.

CL : D'accord. Qu'est-ce qui vous a donné envie de vous mettre dans ces...

RR : J'aime bien la vie associative. Oui, j'aime bien ce genre de contact, enfin, la vie des habitants, j'ai toujours aimé ça, quoi.

CL : D'accord. Qu'est-ce que vous aimez, là-dedans ?

RR : Je sais pas, ça m'intéresse, quoi. J'ai toujours... Remarquez, avec les enfants, dans les écoles, aussi, y a déjà une part de ça, hein ! Parce que, y a pas que le gamin tout seul, y a la famille ! Quand même, c'est important. Que là, c'est un petit peu la... enfin, c'est pas tout à fait la même chose, mais enfin, c'est important, quand même.

CL : C'est le lien avec les gens ?

RR : Oui, le lien avec les gens, j'aime bien. J'aime bien le côté associatif des choses, quoi.

CL : C'est pas forcément le côté politique, si ?

RR : Ah non, non. Non, y a peut-être des idées, bien sûr, qui transparaissent, mais non, y a pas que ça, hein, c'est pas que ça... C'est la vie de tous les jours, quoi !

CL : Oui.

RR : Si on pouvait l'améliorer un peu, pour certains, tout du moins, ce serait pas plus mal !

CL : D'accord, oui, c'est la volonté d'améliorer la vie de tous les jours !

RR : Voilà, oui.

CL : OK. Et... d'autres engagements ?

RR : Heu, à quel point de vue ?

CL : Ben, je sais pas, d'autres associations ? Alors, vous m'avez parlé de Lire et faire lire, par exemple.

RR : Ah oui, ben ça, je l'ai fait quand j'ai quitté l'école au moment de la retraite, on commençait à mettre en place Lire et faire lire.

CL : Alors c'est quoi, cette association ?

RR : Alors, c'était... Vous savez, c'est Jardin, là, qui avait institué ça, c'est-à-dire...

CL : Alexandre Jardin ?

RR : Oui. Des gens qui sont en retraite qui vont lire des histoires aux gamins. Alors, donc, moi, comme j'étais... j'étais connue, quoi, puisque ! *(Rire)* « Oh, ben, viens donc, tu feras Lire et faire lire, gna gna gna... ! » Alors, donc, j'y allais tous les mardis, faire Lire et faire lire...

CL : C'était où, ça, du coup ?

RR : Ben, dans l'école où j'avais travaillé ! Ben, les anciennes collègues, elles m'ont *(rire)* enfin, disons, pas exploitée, ça serait... *(rire)* parce que j'étais quand même, j'étais partante, hein.

CL : Très volontaire !

RR : Oui, j'étais partante. Et puis, ben, j'ai fait ça pendant dix-neuf ans. Et puis quand j'ai eu soixante-quinze ans, j'ai dit : « J'arrête ! »

CL : Oui.

RR : Bon. J'arrête. Parce que, on vieillit quand même, et puis... Mais enfin, j'ai fait ça, quand même... *(Rire)*

CL : C'est énorme, oui.

RR : Je l'ai fait pendant dix-neuf ans !

CL : D'accord, et comment vous êtes rentrée dans cette association ? Enfin, elle est présente sur Rezé depuis longtemps ? Comment ça s'est passé ?

RR : Eh bien, c'est-à-dire que c'était la FAL qui avait mis ça en place. C'était chapeauté par la FAL.

CL : D'accord.

RR : Bon, alors, ils donnaient des formations à ceux qui voulaient, mais enfin, moi, j'avoue que j'y suis jamais allée. Parce que bon, j'estimais qu'après avoir fait trente-huit ans dans l'éducation nationale, je devais pouvoir me débrouiller ! Alors, donc... mais, oui, c'était intéressant, hein. C'était intéressant. Puis c'était un autre aspect, et puis les rapports avec les enfants étaient différents.

CL : D'accord.

RR : Parce que c'était quand même ludique, hein, c'était un bon moment, pour eux !

CL : Et puis, vous étiez une personne extérieure...

RR : Oui, quelqu'un qui venait de l'extérieur.

CL : Oui, d'accord, OK. Donc vous avez fait ça pendant dix-neuf ans, et puis, est-ce qu'il y a eu d'autres engagements ? C'est déjà pas mal, hein...

RR : Ben, c'est-à-dire que là, présentement, là, je suis au conseil citoyen du Château. Et puis à l'OCPP, là.

CL : C'est quoi, ça ?

RR : C'est l'Observatoire citoyen de la politique publique, ou je sais pas quoi, là, je me rapp...

CL : À quoi ça sert, ce truc ?

RR : Oui, ben, c'est des réunions qui ont lieu une fois par mois. Et on essaye de voir ce qu'on peut faire pour améliorer, en fonction de ce que fait la municipalité, s'il y a pas des apports, enfin, des améliorations... Ou constater et puis voir si on peut pas améliorer, ou demander, ou poser des questions, et ainsi de suite, quoi.

CL : C'est le lien entre les décisions politiques et le terrain, quoi ?

RR : Oui, voilà, c'est ça, grosso modo, c'est ça, oui.

CL : D'accord, OK.

1'00"59] – Ce qui a le plus changé à Rezé

CL : Toute dernière question, que je pose à tous les gens que je rencontre !

RR : Oui.

CL : Et c'est toujours la question finale, notre petit rituel. Qu'est-ce qui, selon vous, a le plus changé à Rezé ? Puis ensuite, je vous poserai la même question pour le quartier du Château. Mais pour vous... Non, je recommence, parce que vous, on peut dire, ça peut être global, et vous choisissez ce que vous voulez dire sur les quartiers, selon où vous habitez...

RR : Et vous voulez vous localiser sur le Château ?

CL : Pas forcément, justement, parce que vous, vous avez habité trente ans à la Houssais, donc la Houssais m'intéresse beaucoup aussi. Donc on va dire, je reprends la question : qu'est-ce qui, selon vous, a le plus changé à Rezé depuis que vous y habitez ?

RR : Alors, moi, ce que je trouve qui a beaucoup changé, c'est la densification. Il y a eu énormément, énormément de construction. Et on serre, et on serre, et on serre. Et ça, je trouve que c'est un peu dommage.

CL : Oui, et qu'est-ce que ça a comme conséquence, pour vous ? Qu'est-ce qui fait que c'est dommage ?

RR : Ben, y a beaucoup plus de monde, c'est un fait. Et puis, je vous dis, les espaces verts...

CL : Les espaces verts, c'est ça.

RR : Et puis alors, là, on a l'impression, vraiment, d'être... Oui, d'être en banlieue, quoi. C'est ça, quoi.

CL : Oui, vous n'aviez pas cette impression avant ?

RR : Ben non, c'était plus aéré, ça faisait pas le même effet. Et puis, vous voyez, dans bien des endroits, même, on a supprimé des petites maisons particulières pour mettre un immeuble. Ne serait-ce que ça.

CL : Et ça, ça change ?

RR : Ça change beaucoup de choses, aussi, oui. Oui, ça change...

CL : Qu'est-ce que ça change, du coup ?

RR : Ben, c'est devenu beaucoup, enfin, les relations entre les gens sont différentes. C'est beaucoup plus impersonnel. Dans un immeuble, vous connaissez à peine les gens. Tout juste si on vous dit bonjour. Est-ce que c'est le fait que vous vieillissez ou... (rire) je sais pas. Mais avec certains, les relations sont pas faciles, hein !

CL : Oui, ça durcit peut-être les...

RR : Oui, ben, c'est... Ils sont indifférents, hein. Ils mènent leur vie, mais enfin...

CL : Parce que quand vous êtes arrivée à Rezé, vous aviez quoi comme image de Rezé ? Pour vous, c'était quoi ? C'était une petite ville, c'était la campagne, c'était quoi ?

RR : Ben, au Corbusier, ça faisait... Je sais pas comment vous dire, moi. C'était quand même chaleureux, hein... Dans l'ensemble, quoi, c'était chaleureux ! Y avait quand même beaucoup d'entraide entre les gens. Oui.

CL : Donc ça, c'est quelque chose, la densification, c'est quelque chose qui a beaucoup changé ?

RR : Ah oui, oui, oh, ça, c'est énorme. C'est énorme, énorme, énorme.

CL : Et est-ce qu'il y a autre chose qui a changé beaucoup ?

RR : Ben, moi, je trouve que depuis que, enfin, ça, c'est peut-être très méchant, mais depuis que c'est Nantes Métropole, on n'a pas du tout les mêmes rapports avec les services municipaux. C'est devenu...

CL : Ça, c'est un changement très récent ?

RR : Oui, c'est devenu très administratif. Bon, et puis... je pense qu'il y a des choses à améliorer, hein, parce que... En particulier dans le quartier du Château. Il est venu des populations de l'extérieur, qui ont sans doute de la peine à s'intégrer, et puis qui font que... Autant, moi, j'ai connu le Château comme quartier ouvrier et sympathique, autant c'est devenu maintenant un quartier où... on va dire que c'est chaud, hein ! Vraiment, hein.

CL : Oui, plus tendu ?

RR : Beaucoup plus tendu. Y a un tas d'incivilités qui sont énormes, énormes, énormes. Ça, c'est quand même important, hein.

CL : OK, donc plutôt des changements, vous, que vous voyez comme plutôt des changements négatifs, quand même, sur...

RR : Ben, je pense que la municipalité a fait un effort pour essayer d'améliorer, par exemple du point de vue culturel : y a une médiathèque, y a un théâtre, y a un cinéma, y a l'auditorium, y a l'école de musique... Mais finalement, malgré tous ces efforts, c'est pas évident, hein. C'est pas évident.

CL : C'est vrai que le changement de population et la densification, ça, ça dépasse... C'est la région nantaise qui attire beaucoup de gens, en fait !

RR : Oui, oui, et puis je vous dis, beaucoup de gens qui viennent de l'extérieur, et puis qui ont de la peine à s'insérer dans un milieu... de ville, quoi. Entre autres, des problèmes de propreté, d'incivilité, de cambriolage, de...

CL : Ah oui ? Vous avez eu...

RR : ... de sécurité, ça, ça a beaucoup, beaucoup changé, hein ! Beaucoup d'insécurité, quand même. De rodéo, entre autres... on en est là, hein ! Alors, ça existait pas avant, hein, c'était un quartier ouvrier, tout simple, hein ! Bon, ben, c'est autre chose, hein ! C'est autre chose.

CL : Oui, vous le qualifiez comme un quartier ouvrier. Dans le passé, c'était ça, pour vous ?

RR : Ben, oui, oui, le quartier du Château, c'était un quartier ouvrier, hein, ma foi. Uniquement, hein. Je vous dis, ça a changé ! Ça a pas évolué dans le bon sens, hein. Et, vous voyez, les vieux Rezéens, ils n'aiment pas venir dans le quartier du Château, il faut le reconnaître. Ils viennent pas faire leurs courses au Lidl.

CL : Oui, ça leur donne pas envie.

RR : Ben, ça leur donne pas envie ! Ben, moi, personnellement, je trouve que Lidl, aussi, c'est pas ma tasse de thé. Entre autres. Tant qu'à la boucherie, ben, c'est autre chose ! Mais moi, j'y trouve pas ce que je veux non plus, alors, j'y vais pas. Parce que je mange pas de viande halal, et puis je mange de la charcuterie. Faudrait davantage... faut pas que ça devienne non plus...

CL : ... communautaire ?

RR : Ben oui, oui, oui. Ben oui, c'est le cas, hein. C'est le cas. On voit beaucoup de femmes voilées. Vous avez qu'à voir la sortie de l'école de Château-Nord, hein.

CL : Ça, c'était pas le cas avant ?

RR : Non, non. Non, non. Écoutez, moi, quand je suis arrivée dans l'éducation nationale, j'ai commencé dans le 93. Les femmes qui arrivaient du Maghreb, elles essayaient de s'intégrer. Y avait pas de souci. Parce que j'en ai eu beaucoup, d'enfants d'origine du Maghreb, ne serait-ce que dans le 93, quand je suis arrivée. Ils arrivaient beaucoup pour travailler dans la banlieue parisienne.

CL : Bien sûr, dans les années 70, oui.

RR : Puis, y avait pas ce problème-là. Y avait pas de problème de religion. Elles pratiquaient peut-être leur religion, ce qui est tout à fait normal, mais elles essayaient pas de l'imposer aux autres, hein.

CL : Oui, c'était pas public ?

RR : C'était pas public. C'était leur problème personnel, comme chez nous maintenant.

CL : Oui.

RR : Mais ça, c'est un problème, hein.

CL : Pour l'école laïque, c'est un problème, ça, c'est sûr.

RR : Ben oui, parce que la laïcité, ça accueille tout le monde !

CL : Ben oui, bien sûr.

RR : Hein, attention, hein, et ça, c'est très important, la laïcité. Il faut surtout pas qu'on la perde, hein. Parce qu'autrement, c'est fini !

CL : On finit là-dessus ?

RR : Oui, ben moi, je crois que c'est important.
